

Allocution de clôture de Madame la Présidente Francine Roze

L'objet

*« Objets inanimés,
Avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme
Et la force d'aimer ? »*

Traditionnellement, la séance solennelle de clôture signe la fin de l'année académique. Le secrétaire annuel y donne le compte rendu complet des activités, les membres titulaires fraîchement élus y lisent leurs discours de réception et font leur entrée officielle dans notre compagnie. Puis l'on annonce la composition du prochain bureau. Après une année généralement bien remplie commence le temps des vacances, propice au repos et à la réflexion.

Ainsi aurait dû se dérouler cette ultime réunion. Mais la situation sanitaire a tout chamboulé, lui conférant une signification un peu particulière : en effet, elle est la première - et l'unique - rencontre publique « en présentiel », que notre académie aura pu tenir en cette année de pandémie. Elle apparaît donc comme une manière de conclusion, presque le dénouement, d'une période spéciale qui a bousculé notre quotidien et nous a amenés à mettre en place un mode de fonctionnement « virtuel », un peu déroutant, auquel tous les académiciens n'étaient pas forcément habitués. En dépit de quelques contretemps techniques, nous avons pu néanmoins tenir la plupart de nos séances ordinaires et de nos réunions, et nous adapter, finalement, à cette manière de fonctionner. Le fil n'a pas été rompu.

Dans le même temps, contraints par les mêmes causes, les établissements culturels, notamment les musées, devaient rester fermés, et leurs collections, c'est-à-dire l'essence même de leur raison d'être, devenaient inaccessibles. Sans baisser les bras, ils poursuivirent leurs tâches habituelles : enrichissement des collections, restauration, étude et publication des œuvres, nouveaux accrochages. Et, déterminés à maintenir les liens avec leurs publics, utilisant les multiples ressources de l'informatique, ils proposèrent des visites virtuelles de leurs collections et des parcours d'exposition, des présentations de leurs nouvelles acquisitions et des « webinaires » rassemblant professionnels français et étrangers. Cette approche immatérielle des œuvres m'a inspiré les quelques réflexions que je souhaiterais évoquer ici.

D'abord, à l'heure où la protection de notre planète nous invite à réduire, sinon à abandonner, certaines productions estimées non essentielles, le mot « objet », la notion « d'objet », semblent s'inviter dans notre vie culturelle, comme si l'on en redécouvrait l'existence. Rappelons, pour mémoire, même si elle s'inscrivait dans une problématique bien particulière, la récente exposition du musée des Beaux-Arts, « le droit des objets à se disposer d'eux-mêmes ». Ensuite, rappelons que l'objet, cette chose « concrète, solide, perceptible par la vue et le toucher », considérée comme un tout, fabriquée par l'homme et destinée à un certain usage, constitue le fondement des collections d'un musée.

D'une certaine manière, les fameux vers de Lamartine, cités en exergue¹, le soulignent : en évoquant la capacité des objets à rappeler, à qui revient sur des lieux familiers, une présence invisible ou un petit quelque chose d'impalpable, mais de réel. Sans aller jusque-là,

¹ Extraits du poème *Milly, ou la terre natale*.

et à condition de garder leur matérialité, les objets conservés au musée font lien avec leurs auteurs et nous éclairent sur des pratiques disparues.

Aussi, si le rapport virtuel entre les musées et leurs publics et l'usage des nouvelles technologies – bien venues, dans les circonstances particulières de la pandémie – destinées à montrer et/ou à faire (re)découvrir les œuvres, devaient se généraliser et perdurer au-delà des contraintes sanitaires, qu'advierait-il, au fond, des objets eux-mêmes ? La puissance de l'image et de la représentation numérique transformable à l'infini ne risquent-elles pas, peu à peu, de prendre le pas sur l'objet lui-même, de le marginaliser ? Et, par conséquent, ne vont-elles pas mener à une forme de dématérialisation, plus ou moins générale, des collections, quelles qu'elles soient ? Dans ce cas, quel sens conservera l'objet dans un musée ? Comment, dans un tel contexte, continuer à le faire « parler », en tirant de son étude matérielle les multiples informations qui nous renseignent sur son usage et sur son histoire ? Ces œuvres – objets d'art ou simples artefacts de la vie quotidienne – ne seront-elles bientôt plus que des images données à voir et à admirer par écran interposé ?

À l'heure où l'institution muséale se transforme et où, parfois, l'on sent poindre le doute sur le bien-fondé de poursuivre l'acquisition – et l'exposition – d'œuvres jugées « non muséales », les professionnels s'inquiètent de l'avenir de leurs établissements. Réunis au sein du Conseil International des Musées (ICOM), conscients qu'il est temps de prendre en compte l'inéluctable évolution de leurs institutions et de leur métier, ils s'interrogent présentement sur le sens des objets qui constituent leurs collections, et réfléchissent, ensemble, à une nouvelle définition du musée.

Dans ce contexte, un vif débat, l'an dernier, lors de la conférence générale de l'ICOM, à Kyoto, consacrée précisément à cette « nouvelle définition des musées », a semé le doute : d'objets, il n'était plus question, ni de collections ou d'œuvres, ou alors seulement en arrière-plan, je cite, d'un « lieu polyphonique et inclusif » que devrait être pour certains le musée de demain. Le débat n'a débouché sur rien, les professionnels, notamment les Français, s'étant majoritairement positionnés contre cette proposition, qui aurait mené, si elle avait été validée, à une banalisation, voire à une perte d'identité des musées, en même temps qu'à la disparition progressive de la place des œuvres.

Depuis, de nouvelles réflexions se sont engagées. Des rencontres et des journées d'étude se multiplient, qui visent à conserver et à garantir aux objets leur statut d'éléments fondateurs et constitutifs d'une collection muséale, qu'il s'agisse d'un musée de beaux-arts, d'histoire, de société, d'histoire naturelle, ou de sciences et techniques... Ainsi, l'objet devrait rester au centre de la problématique muséale. Bien mieux, objets réels et objets virtuels ne devraient pas s'opposer, comme nous avons pu le constater lors des confinements successifs.

Se pose néanmoins toujours la question du sens à donner à l'objet et à la collection. Quelle place leur accorder, alors que de plus en plus, notre civilisation les multiplie, avant de les détruire ? L'objet a-t-il un sens en lui-même ? A quelles conditions restaure-t-on le sens de l'objet ? Le sens de l'objet est-il séparable de son contexte ? Le sens de l'objet est-il durable ? Tels sont les multiples questionnements auxquels les musées tentent actuellement de répondre.

En soi, bien évidemment, l'objet est inanimé : il n'a donc pas de sens en lui-même. On le fabrique, on le touche, on le voit, on le sent. Il s'use, il se casse, on le répare, on le détruit. « Les objets, écrivait Jean-Paul Sartre, on ne devrait pas toucher, cela ne vit pas. On s'en sert, on les met en place, on vit au milieu d'eux, ils sont utiles, rien de plus ».

Un objet ne vit pas, certes, mais puisqu'il n'y a d'objet que par fabrication humaine, il s'inscrit nécessairement dans un contexte ou un environnement humain. Et lorsque, d'objet de famille, inanimé, selon Sartre, il devient objet de musée, la démarche s'inverse : on l'examine, on l'étudie minutieusement, on fait des prélèvements. Les nouvelles technologies, qui permettent aujourd'hui de décrypter l'infiniment petit, nous font désormais aussi entrer dans la matière de l'objet, pour l'ausculter et en tirer des enseignements qui viendront ensuite nourrir la réflexion de l'ethnologue. Bref, on l'autopsie. Et cette autopsie d'un objet qui ne vivait pas, selon Sartre, lui donne vie, finalement, et le fait soudain parler. Par exemple, le genou de Lucy, les momies des pharaons, les corps momifiés d'Ötzi (Alpes autrichiennes) et des hommes des tourbières du Nord constituent de formidables chapitres de l'histoire de l'Homme, de son évolution et de son environnement.

Plus proches de nous, les études préliminaires et les techniques de restauration permettent désormais d'attribuer ou de confirmer leur identité à certaines œuvres, de les dater, de suivre leur histoire. Dans le domaine du mobilier, les saunières aux pieds rongés par le sel ou les grands meubles (armoires, buffets et dressoirs) aux faces soigneusement encaustiquées, le (très) modeste petit mobilier de fabrication domestique révèlent des usages et des pratiques disparus.

Enfin, d'une grande portée dans l'approche de l'étude des textiles, citons l'expérience pionnière, menée par le musée de la Vie bourguignonne à Dijon, sur les fonds de costumes. L'examen des trous d'épingle, des plis de repassage, des marques de sueur, des usures et des raccommodages des coiffes et des vêtements divers, amène à une véritable lecture anthropologique, qui raconte leurs propriétaires, leurs activités, leur environnement familial et social, parfois même les causes de leur mort, lorsqu'il s'agit d'un uniforme militaire. A lui seul ce témoignage me semble légitimer la place des objets réels au musée.